

UN CHIFFRE DIPLOMATIQUE  
DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

ÉTUDE SUR LE COD. NUNZ. POLONIA „27. A“

DES ARCHIVES SECRÈTES DU SAINT-SIÈGE

PAR

HENRY BIAUDET

---

TIRAGE A PART DU VOLUME B. II (ÉTUDES ROMAINES I) DES ANNALES  
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES DE FINLANDE.

---

---

HELSINKI 1910  
SUOMALAISEN TIEDEAKATEMIAN TOIMITUKSIA

UN CHIFFRE DIPLOMATIQUE

DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

ÉTUDE SUR LE GOD WURN. POLOGNIA. XV. A.

LES ARCHIVES SECRÉTES DU SAINT-SIÈGE

1910

HENRY BIAUDET

ÉTUDE A PARTIR DE DOCUMENTS INÉDITS DE LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE  
DE L'ARCHIVE DES SECRÉTES DE NÉAPLES

HELSINKI 1910.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE.

## Un chiffre diplomatique du XVI<sup>e</sup> siècle.

De toutes les questions concernant l'histoire du Nord-Baltique au sujet desquelles les archives du Vatican contiennent des trésors de documents contemporains, la plus riche en conséquences a été sans doute celle de l'élection au trône de Pologne du prince Sigismond de Suède.

Chose extraordinaire, cette grave question n'a cependant jamais encore fait l'objet des recherches spéciales et détaillées des nombreux historiens de tous pays auxquels la libéralité de Léon XIII a ouvert tout grand, en 1881, l'accès des „Archives Secrètes du Saint-Siège“.

En partie cette anomalie trouve son explication dans les graves lacunes que présente, justement pour l'époque de l'élection royale de 1587, la série des codex de la „nonciature de Pologne“, c'est-à-dire la série contenant la correspondance diplomatique du Saint-Siège avec ceux de ses représentants, qui prirent la part la plus directe à l'élection, les nonces apostoliques de Pologne.

En effet, si nous ouvrons l'excellente étude publiée l'année dernière sur cette nonciature par le professeur E. Schmourlo, délégué à Rome de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg,<sup>1</sup> nous constatons que pour l'époque qui nous intéresse, toute la

---

<sup>1</sup> E. ШМУРЛО. *Россия и Италия, Томъ. II, Вып. I, Опись польской нунциатуры XVI-го вѣка*, С. П.-бургъ, Изд. Имп. Акад. Наукъ, 1908.

série des dépêches du cardinal-secrétaire-d'Etat, c'est-à-dire du „ministre des affaires étrangères“ de la Curie au Nonce, *fait entièrement défaut*. Et la série inverse, c'est-à-dire celle des dépêches du nonce à la chancellerie pontificale, présente des lacunes telles à décourager quiconque serait tenté d'entreprendre une étude de l'élection royale de 1587.

Ainsi le volume „24“ de la nonciature a complètement disparu — lors du transfert, semble-t-il, des archives du Vatican à Paris sous Napoléon I.<sup>1</sup> Or, d'après l'ancien catalogue des archives, compilé par De Pretis, ce volume contenait „*cifre di Polonia dell'anno 1587*“, c'est-à-dire les dépêches chiffrées, et par conséquent les plus importantes, du nonce de Pologne d'alors, l'archevêque de Naples, Annibale di Capua,<sup>2</sup> justement pour l'année de cette élection si mouvementée.

Une seconde lacune, à première vue non moins grave, est constituée par le fait que le volume de la même nonciature coté „27. A.“, dont le contenu est indiqué comme *Lettere e scritture a Mons. di Capua, Nunzio dal 1587 al 1591*,<sup>3</sup> est presque entièrement composé de dépêches chiffrées *originali*, c'est-à-dire non déchiffrées.

<sup>1</sup> E. SCHMOURLO, ouvr. cité, p. 153.

<sup>2</sup> Annibale di Capua, né à Naples, devint, après avoir terminé ses études de droit, „référendaire des deux signatures“. Sous Grégoire XIII il passa au service diplomatique et fut envoyé comme nonce extraordinaire au couronnement de l'empereur Rodolphe II en 1576. Il noua à la cour impériale des relations d'amitié qui firent de lui un chaud partisan des Habsbourgs. De 1577 à 1578 il fut nonce à Venise. Nommé cette dernière année archevêque de Naples, il géra son diocèse jusqu'au jour où il fut envoyé nonce en Pologne, un mois à peine avant la mort de Batory. L'espoir que l'appui de l'empereur lui vaudrait le cardinalat fit prendre à Annibale di Capua une attitude si ostensiblement autrichienne que le pape crut devoir le rappeler en 1591, après la réconciliation définitive entre le Saint-Siège et Sigismond III. Annibale di Capua n'obtint jamais le chapeau. Il mourut le 2 sept. 1595.

<sup>3</sup> Annotation faite au dos du volume lors du reliage, c'est-à-dire vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, probablement de suite après le retour de Pologne du nonce.

De l'examen auquel il a soumis ce codex, le professeur Schmourlo a tiré les conclusions suivantes. Les dépêches chiffrées qu'il contient, allant de 1588 à 1591, proviennent pour la majeure part de Prague; elles doivent être écrites en espagnol et on a mis un soin extrême à effacer toute indication au clair qui aurait pu servir à en déduire soit l'origine soit le contenu.<sup>1</sup>

Les études de l'expédition historique finlandaise à Rome étant arrivées justement à l'époque de l'élection de Pologne en 1587, il était évident que le mystérieux codex „*Nunziatura di Polonia 27. A.*“ devait attirer tout particulièrement mon attention. Je résolus donc de tâcher de recomposer la clef du chiffre employé par le correspondant anonyme du nonce.

L'examen le plus superficiel du codex en question suffit à indiquer que nous nous trouvons ici en présence d'un système cryptographique des plus élémentaires, et par dessus le marché appliqué avec une négligence, une légèreté absolument inconcevable à une époque où les conditions générales des communications postales donnaient une importance toute particulière à la science du chiffrement, et où les chancelleries de Venise, de Rome, de Parme, de Florence et autres avaient atteint la perfection sous ce rapport.<sup>2</sup>

A Rome, par exemple, le chiffre constituait toujours un supplément à une dépêche au clair, supplément écrit sur feuille à part, ne contenant aucune parole non chiffrée, aucune formule

<sup>1</sup> За ничтожнымъ исключеніямъ это все одни (нераскрытые) шифры, судя по отмѣткамъ на оборотѣ, послывшіеся главнымъ образомъ изъ Праги въ 1588, 1589, 1590 и 1591 гг. Писаны они поиспански, въ чемъ убѣждаютъ не только форма обращенія, всегда по общепринятому алфавиту (Ш<sup>мо</sup> Señor или Ш<sup>мо</sup> у R<sup>мо</sup> Señor), но и нѣкоторыя фразы, изрѣдка вставленныя въ шифръ и писанныя тѣмъ же общепринятымъ алфавитомъ . . . . . Вообще шифровалась и самая подпись автора, а на оборотъ получатель ограничивался только помѣтою даты (когда послана, когда получена); во многихъ случаяхъ даже указанное имъ „*loco*“ потомъ старательно зачеркнуто“. E. SCHMOURLO, *ouv. cité*, p. 159.

<sup>2</sup> Les origines et l'évolution de la cryptographie diplomatique en Italie ont été décrites par A. MEISTER: *Die Anfänge der modernen diplomatischen Geheimschrift*, Paderborn.

initiale ni finale de politesse, et surtout aucune date ni signature.<sup>1</sup> Les dépêches de notre codex au contraire sont, non des suppléments, mais des lettres entières. Elles sont pourvues d'entêtes trahissant la langue de la dépêche; elles sont souvent datées au clair, trahissant le lieu de leur provenance (cfr. foto. n:o 1). Elles sont même quelques fois terminées par deux lignes (cfr. foto. n:o 2), dont la première a toutes les allures d'une de ces formules finales de politesse si stéréotypes et si peu variées qu'employaient les diplomates d'alors, tandis que la seconde laisse soupçonner à première vue son caractère de signature de l'expéditeur. Un défaut tout aussi grave réside dans le fait que le chiffre n'est pas continu, même dans le corps de la dépêche. La séparation des alinéas est nettement indiquée (cfr. foto. n:o 1). Le groupement des chiffres en mots saute aux yeux en maint endroit (cfr. foto. n:o 1, lignes 3, 4, 5 et 6 p. ex.). Enfin et surtout, chaque chiffre ou combinaison syllabique de chiffres et de signes conventionnels est distinct soit du précédent, soit du suivant.

Quant à la méthode cryptographique usitée ici elle se laisse déterminer tout aussi simplement. Le chiffrage comprend des nombres et des signes conventionnels: points, trémas, croix, etc. Ces derniers n'apparaissent jamais ni seuls, ni au commencement des mots. En revanche nous les trouvons unis à tous les nombres usités. Il est donc clair que nous avons à faire ici à un système syllabique, dont le type *fondamental* est une consonne, représentée par un nombre, suivi d'une voyelle, représentée par un signe conventionnel ajouté au nombre figurant la consonne.

L'examen des nombres prête à d'autres constatations. Jusqu'à y compris 30 ils apparaissent isolés, isolés et soulignés, enfin et

---

<sup>1</sup> Les principes du chiffrage diplomatique romain ont été énoncés par le célèbre „segretario delle cifre“ Matteo Argenti, dont le „traité“ à ce sujet a été publié in extenso par A. MEISTER: *Die Geheimschrift im Dienste der päpstlichen Kurie*. Paderborn 1906, p. 148 et suiv.

généralement, unis aux signes conventionnels. A partir de 30 en revanche, nous ne les rencontrons qu'*isolés* et *toujours soulignés*; ce qui nous permet deux conclusions. La première: que les nombres-consonnes ne vont pas au delà de 30, et que ceux qui dépassent 30 font partie d'un nomenclateur. La seconde: que le signe destiné à avertir le lecteur qu'il a affaire à un élément du nomenclateur, est le soulignement du dit élément.

Ce fut cette dernière conclusion qui me fournit le point de départ du déchiffrement proprement dit.<sup>1</sup>

Parmi les éléments cryptographiques attribués selon cette dernière conclusion au nomenclateur il en est un: le signe 7̄5, qui se retrouve, et cela répété plusieurs fois, dans toutes les dépêches du codex sans aucune exception, que celles-ci soient en espagnol ou en italien, peu importe. Cette circonstance me fit déjà supposer que le mystérieux signe pourrait bien être le „V. S.“ (Vuestra Señoria, Vostra Signoria) des dépêches non chiffrées. Une seconde observation me persuada de l'exactitude de ma supposition. Les diplomates du XVI<sup>e</sup> siècle, tant en Espagne qu'en Italie, commencent leurs lettres par un accusé de réception des „lettres de V. S.“, et les terminent par des souhaits et compliments „à V. S.“ Or, très régulièrement le fatidique 7̄5 se retrouve au début et vers la fin des dépêches, juste là où l'on s'attend à retrouver le chiffre correspondant à V. S.

Nous le retrouvons tout particulièrement dans l'avant-dernière ligne de la dépêche italienne reproduite ci-contre (foto. n:o 2), ligne que nous avons déjà admis plus haut devoir constituer une formule finale de politesse. Or, ces dernières ne

---

<sup>1</sup> Je tiens à faire observer dès l'abord que la méthode employée par moi pour retrouver la clef du chiffre de notre codex n'a rien de commun avec celle des déchiffreurs de profession. Ceux-ci n'avaient dans la règle à leur disposition qu'une seule dépêche, tandis que j'ai eu, moi, entre les mains toute une collection de dépêches chiffrées, et cela par dessus le marché en deux langues différentes. Voilà pourquoi il m'a été possible d'appliquer une méthode infiniment plus simple et plus rapide que la méthode classique du déchiffrement.

variaient guère beaucoup: „*servitore, humilissimo servo, amico*“ etc. etc., mais nécessairement „*di V. S.*“ Le signe  $3\mathcal{P}$ , précédant immédiatement le  $7\bar{5}$ , doit donc représenter la syllabe „*di*“. Ce qui confirme cette hypothèse, est que nous retrouvons ce même groupe  $3\mathcal{P} \ 7\bar{5}$  au début de la même dépêche, c'est-à-dire dans une phrase où il est probablement accusé réception des lettres *di V. S.* Admettons donc que  $3\mathcal{P}$  représente la syllabe *di*, et nous aurons pour la lettre *d* le chiffre 3, et pour la voyelle *i* le signe  $\mathcal{P}$ .

Passons maintenant à la phrase correspondante d'une dépêche espagnole, par exemple de celle reproduite par la photographie n:o 1. Le *di V. S.* italien sera nécessairement remplacé ici par le *de V. S.* espagnol. En effet, à la seconde ligne de la dépêche nous trouvons le groupe  $3+ \ 7\bar{5}$ , et nous en concluons que le signe + représente la voyelle *e*.

Revenons maintenant à la dépêche italienne (foto. n:o 2), et à la phrase de celle-ci que nous supposons devoir être un accusé de réception de la *lettera* ou de la *lettere di V. S.* Dans le second cas (le le-te-re), les quatre syllabes précédant immédiatement le groupe  $3\mathcal{P} \ 7\bar{5}$  devraient se terminer par le signe + = e, ce qui n'a pas lieu. Dans le premier cas au contraire (la le-te-ra), la première et la dernière des quatre syllabes devra se terminer par un nouveau signe, représentant la voyelle *a*; la seconde et la troisième par + = e; enfin, les chiffres des consonnes initiales des deux premières syllabes devront être identiques. Et en effet ces trois conditions sont remplies.

Nous admettons donc que le groupe

$$7.7+16+13.3\mathcal{P} \ 7\bar{5}$$

signifie *la le te ra di V.S.*

et nous obtenons ainsi la clef de quatre nouveaux chiffres:  $l = 7$ ,  $a = .$ ,  $t = 16$  et  $r = 13$ .

Pour contrôler la justesse de nos déductions, appliquons les résultats obtenus aux groupes correspondants des dépêches espagnoles. „La *lettera*“ sera naturellement représenté ici par



la *carta* et „le lettere“ par *las cartas*. En effet la dépêche reproduite par la photographie N:o 1 nous donne le groupe:

7 . 2 . 13 16 . 3 + 75,

dont tous les chiffres, sauf un, nous sont connus:

7 . 2 . 13 16 . 3~~7~~ 75

l a . a r t a d e V . S .

Nous obtenons donc à la fois la preuve de l'exactitude de nos déductions précédentes et la clef d'un nouveau chiffre:  $c = 2$ .

Dans une autre dépêche espagnole — non reproduite ici — nous trouvons devant le premier 75 la variante suivante du groupe que nous venons de déchiffrer:

7 . 14 2 . 13 16 . 14 3 + 75

l a . c a r t a . d e V . S .

Le nombre 14 représente évidemment ici l'*s* du pluriel et le groupe se traduit: *las cartas de V. S.*

Tâchons maintenant de dévoiler l'expéditeur, ou les expéditeurs, des dépêches du mystérieux codex. La majeure part de celles-ci proviennent de Prague, et sont écrites en espagnol. Cela déjà nous permet l'hypothèse qu'elles émanent de l'ambassade espagnole près la cour impériale, dont l'immixtion dans l'élection de 1587 et les relations intimes avec Annibale di Capua à ce propos sont connues.<sup>1</sup> Ce qui confirme encore cette hypothèse est le fait qu'une des dépêches du codex est signée *en clair* par Arnolfo van der Boy, le secrétaire hollandais de l'ambassadeur de Philippe II à Prague, le célèbre comte Don Guillen de Sancto Clemento.

Or, parcourant nos dépêches, nous constatons que la majeure part se termine par un groupe de chiffres *constant*, sauf quelques variations, dues évidemment à l'emploi de chiffres doubles ou triples pour les lettres les plus usitées de l'alphabet. Appliquons à l'une de ces variantes — qui évidemment toutes repréla signature de l'expéditeur — les résultats obtenus ci-dessus.

<sup>1</sup> Cfr. p. ex. E. VON MAYER: *Stanislaus Pawlowski*.

5ξ 23 7+ 9 3+ 14 . 9 2 16++ 2 7+ 8+ 9 16++  
 - - - l e - d e s a - c t - c l e - e - t -

Ce que nous complétons sans hésiter en *Guilen de Sancto Clemento*, obtenant ainsi la clef des chiffres suivants: 5 = g, ξ = u, 23 = i, 9 = n, ++ = o et 8 = m.

Appliquons ces nouveaux résultats aux deux dernières lignes de la dépêche italienne reproduite par la photographie N:o 2:

14+ 13 10ℓ 16++ 13 3ℓ 7̄ 13+ 10 + 13+ 9  
 s e r - i t o r d i V . S . r e - e r e n

20̇ 2++ 9 16+ 3+ 24 7ℓ 10 . 13+ 14  
 - - c o n t e d e - l i - a r e s

C'est-à-dire, en complétant: *Servitor di V. S. Reveren. Il conte de Olivares*. Ce résultat était d'ailleurs facile à prévoir. Le correspondant du nonce à Prag étant l'ambassadeur de Philippe II près l'empereur, son correspondant romain, utilisant le même système de chiffrage, ne pouvait guère être autre que l'ambassadeur du Roi Catholique auprès de Sixte-Quint, l'intraitable comte d'Olivares.

La reconstitution totale de la clef du chiffre utilisé par les deux ambassadeurs dans leur correspondance avec Annibale di Capua n'est désormais qu'un jeu d'enfant. Je la reproduis ci-dessous.

A. Clef pour le déchiffrage.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
-	c	d	f	g	h	l	m	n	u	p	q	r	s	o
16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
t	x	y	z	i	a	e	i	o	e	ch				a
δ	x	.	+	++	ℓ	ξ	.	..	^	v		~		+
b	v	a	e	o	i	u	l	m	l	r	redoublement, nullité			

## B. Clef pour le chiffrage.

a	b	c	d	e	f	g	h	i,j	l	m	n	o	p	q
.	đ	2	3	+	4	5	6	7	8	9	++	11	12	
21			22					20	^	..		15		
30			25					23	.			24		
r	s	t	u	v	x	y	z (ch)							redoublement, nullité
13	14	16	£	x	17	18	19	26		~			+	
v			10	10				(=2,6)						

C. Nomenclateur.<sup>1</sup>

(Chiffres soulignés.)

<u>4</u> = Emperador	<u>41</u> = Embajador	<u>63</u> = Secretario
<u>5</u> = Imperio	<u>43</u> = Polonia	<u>65</u> = El Papa
<u>21</u> = Maximiliano	<u>46</u> = Polacco	<u>66</u> = S <sup>a</sup> S <sup>dad</sup>
<u>33</u> = ocasión	<u>54</u> = Rey	<u>67</u> = S <sup>a</sup> M.
<u>40</u> = Paz	<u>62</u> = Reino	<u>75</u> = V. S. etc. etc.

Ce n'est pas sans une certaine stupeur que nous constatons l'infériorité énorme de la cryptographie diplomatique espagnole, telle qu'elle ressort du tableau ci-dessus, en comparaison des systèmes cryptographiques usités simultanément par la diplomatie pontificale. On serait presque tenté de dire que le trait caractéristique du système espagnol est de pêcher contre toutes les règles les plus élémentaires du chiffrage.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Nous verrons plus loin, qu'une fois la clef du chiffre trouvée, j'ai pu constater dans un autre codex de la „nunziatura di Polonia“ (le cod. n:o 34) la présence d'un certain nombre de déchiffrages des dépêches du codex 27 A. C'est en comparant ces déchiffrages avec les miens qu'il m'a été possible de reconstituer *en partie* le nomenclateur. Celui-ci semble du reste avoir été fort restreint. En effet, je n'ai rencontré nulle part dans les dépêches du cod. 27 A. de chiffre plus élevé que 75, et tout porte à croire que c'est bien là le nombre maximum des chiffres employés. Observons à titre de comparaison que le nomenclateur du chiffre utilisé simultanément pour la correspondance entre la Curie et Annibale di Capua comprenait environ 500 chiffres.

<sup>2</sup> Dans une communication toute récente à l'Académie sur Sixte-Quint et l'élection de 1587 j'ai eu l'occasion de citer, d'après Matteo Argenti, les principales de ces règles.

Les en-têtes et parfois même les dates en clair semblent faits exprès pour indiquer dès l'abord la provenance et la langue des dépêches. Le chiffrage des formules initiales de réception, de celles finales de politesse, le chiffrage surtout absolument inutile des signatures suffit, nous venons de le voir, pour mettre sur les traces de la méthode suivie l'observateur même le plus superficiel. Et comme pour faciliter encore le déchiffrage les alinéas, les mots et les syllabes sont nettement séparés. Quant au chiffre lui-même, il est d'une simplicité qui touche presque à la naïveté. L'emploi déjà d'un chiffre syllabique constitue une grave infériorité, mais cette infériorité est singulièrement augmentée par le fait que les chiffres attribués aux consonnes se succèdent dans l'ordre alphabétique de celles-ci et ne diffèrent que fort peu du numéro d'ordre naturel des consonnes. Les chiffres nuls par eux-mêmes font complètement défaut. L'annullement des chiffres des consonnes est employé trop parcimonieusement et indiqué d'une manière trop élémentaire pour ne pas frapper l'observateur. Ainsi, dans bon nombre de dépêches la fin de chaque phrase est indiquée par un groupe de trois chiffres quelconques, surmontés tous trois du signe d'annullement. Ailleurs ce signe est placé au dessus d'un chiffre nul par lui-même, qui par conséquent aurait parfaitement pu se passer du signe de nullité, et qui ne se rencontre que surmonté du dit signe.<sup>1</sup> Enfin, comme pour indiquer la signification du signe de nullité, nous le retrouvons régulièrement au dessus de tout chiffre barré ou effacé par suite de quelque erreur d'écriture.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Ainsi dans la dépêche reproduite par la photographie N:o 1, où nous trouvons, ligne 13, le chiffre nul 0̄. Le zéro ne faisant pas partie du chiffrage son emploi seul aurait du suffire à en indiquer la nullité. Le surmonter encore du signe de nullité (+) est une faute grave.

<sup>2</sup> Ainsi dans la dépêche reproduite par la photographie N:o 1. Au commencement de la 14<sup>me</sup> ligne le secrétaire a commis une erreur: il a écrit 14 au lieu de 16. Ce 14 il a essayé de le corriger en un 16, puis, afin d'éviter un malentendu, il s'est décidé à barrer le chiffre devenu illisible. Pour

Quant au nomenclateur nous savons déjà que c'est les défauts qui le caractérisent qui ont servi de point de départ pour notre déchiffrement. Grâce au fait que nous avons à faire ici non à une dépêche isolée, mais à toute une collection de dépêches, nous avons pu pour notre déchiffrement suivre un chemin qui n'a absolument rien de commun avec les méthodes infiniment plus scientifiques soit, mais infiniment plus lentes et plus compliquées aussi, des déchiffreurs de profession. Il n'en est pas moins hors de doute, qu'eussions nous voulu appliquer la méthode classique, le point de départ de notre tentative de déchiffrement aurait été ici aussi un grave défaut du nomenclateur, à savoir l'énorme faute de ne pas avoir assigné à la parole espagnole „que“ un chiffre spécial, ou mieux encore *quelques* chiffres différents les uns des autres.

Le mot „que“ est en effet doublement dangereux au point de vue du chiffre. En premier lieu il est incontestablement le mot le plus fréquemment répété dans le style épistolaire diplomatique.<sup>1</sup> En second lieu, en espagnol comme en italien la lettre *q* est *toujours* suivie de deux voyelles, dont la première est invariablement *u*. L'observateur le plus superficiel remarquera donc de suite que le chiffre 12 (représentant *q*) ne se rencontre que suivi du signe  $\mathcal{E}$  (représentant *u*) et en déduira de suite la vraie valeur des deux chiffres. Il remarquera de même la fréquence des trinomes 12 $\mathcal{E}$  25 et 12 $\mathcal{E}$  22 dans les dépêches espagnoles, et en conclura sans aucune hésitation que 22 et 25 représentent tous deux la lettre *e*.

Observons à ce propos que le comte d'Olivarès, évidemment sous l'influence de l'école cryptographique si remarquablement supérieure de Rome, introduit dans son système de chiffrement quelques innovations destinées à parer au grave inconvé-

plus de précaution il le surmonte encore du signe de nullité. C'est là une grave erreur. Retrouvant ce même signe sur presque tous les chiffres barrés il est naturel de supposer qu'il indique précisément la nullité du chiffre.

<sup>1</sup> Ainsi dans la courte dépêche reproduite par la photographie N:o 1 nous le rencontrons non moins de *huit* fois.

nient que nous venons de signaler. Tandis que Guillen de Sancto Clemento chiffre toujours *q* et *u*, Olivarès lui, ne chiffre que *q* et néglige complètement le *u* suivant. Il écrit par exemple  $12 + 7 \parallel$  pour *quello*<sup>1</sup> et  $12 + 14 16 \parallel$  pour *questo*.<sup>2</sup>

De même les groupes  $12 \text{ } \mathcal{E}$  22 et  $12 \text{ } \mathcal{E}$  25 (*que*), si dangereux et cependant si fréquents dans les dépêches de Guillen de Sancto Clemento, sont complètement disparus de celles d'Olivarès. Sous sa forme italienne — *che* =  $2 6 +$  — ce groupe, variable du reste en 2, 6, 22 et 2, 6, 25, aurait été déjà bien moins dangereux qu'en espagnol, vu l'absence de la combinaison *qu*. Néanmoins Olivarès juge plus prudent de le faire passer au nomenclateur, où il lui assigne un chiffre special:  $8 2 +$ <sup>3</sup>

Sous d'autres rapports du reste Olivarès se montre comme chiffreur inférieur même à Sancto Clemente, par exemple lorsqu'il termine ses dépêches chiffrées par une ligne distincte de compliments et une autre de signature.<sup>4</sup>

Dans les précieux mémoires qu'il a laissé à la postérité,<sup>5</sup> le célèbre secrétaire du chiffre pontifical Matteo Argenti classe les chancelleries européennes selon leur habileté à faire usage de la cryptographie diplomatique.<sup>6</sup> Selon lui, les seules chancelleries où le chiffrage ait réellement été pratiqué avec perfection sont — à part Rome — celles des rois de France et d'Angleterre, ainsi que celles de Venise et de Florence. En Espagne, déclare Argenti, on ne s'occupe que fort peu de cryptographie et l'on ne se donne pas la peine de chiffrer consciencieusement. En Allemagne, en Suisse, en Pologne et en Suède on n'a aucune

<sup>1</sup> Photographie n:o 2, ligne 9.

<sup>2</sup> Photographie n:o 2, ligne 16.

<sup>3</sup> Photographie n:o 2, lignes 3, 9, 11, 12, 14, 15 et 16 (annulé).

<sup>4</sup> Cfr. photographie n:o 2. Nous avons vu plus haut combien cette faute a facilité notre essai de déchiffrement.

<sup>5</sup> Ces mémoires se trouvent actuellement dans la bibliothèque des princes Chigi, à Rome.

<sup>6</sup> A. MEISTER: *Die Geheimschrift im Dienste der päpstlichen Kurie*, p. 115 et suiv.

idée du chiffrage sérieux. Dans ces pays les notions sur cette science sont si primitives que lorsque par hasard on réussit à y intercepter les dépêches chiffrées de quelque agent étranger, on se borne à les brûler, sans même essayer de les déchiffrer.<sup>1</sup>

La facilité avec laquelle nous venons de reconstruire la clef des dépêches chiffrées des ambassadeurs d'Espagne à Prague et à Rome avec Annibale di Capua est la meilleure preuve de la justesse du jugement peu flatteur porté par le célèbre „segretario delle cifre“ sur l'habileté de la chancellerie de Philippe II en matière de cryptographie diplomatique.<sup>2</sup>

\* \* \*

<sup>1</sup> „Et in somma tutte quelle nationi sotto l'imperio e dominio di Polonia, Suetia, tedesche e simile, e con cantoni de'Suizzeri trovo che in profession di cifre non hanno alcun senso ne valore perche come trovano lettere di cifre le abrugiano e stracciano“ (*Mém. d'Argenti Bibl. Chigi, M. II. 48, f. 112*).

Pour ce qui regarde la Suède du moins, le jugement peu flatteur d'Argenti est pleinement confirmé par les faits. Ainsi, dans la correspondance entre le roi Jean III et ses nombreux agents à l'étranger: Paolo Ferrari, Petrus Rosinus, Ture Bielke, Emilio Malvezzi, Pontus de la Gardia, Ippolito et Camillo Capilupi, Gerhard von Wow, Cagnioli, Alessandro Guagnini et autres, je n'ai *jamais* rencontré ni une seule ligne de cryptographie, ni la moindre allusion à l'existence d'un chiffre. Et pendant les séjours d'Antonio Possevino en Suède, alors que le roi faisait intercepter toutes les lettres envoyées par Possevino ou adressées à lui, *aucune* des dépêches chiffrées du grand jésuite, ni de ses correspondants, n'a jamais été déchiffrée par la chancellerie royale, qui, après quelques vains efforts dans ce sens, soit détruisait les dépêches, soit les rendait finalement au destinataire (*Arch. du Vatican, Nunz. Germania, Vol. 92, passim*).

<sup>2</sup> A l'instar de ce qui se faisait à Rome, les ambassadeurs espagnols de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle recevaient à leur départ de Madrid deux chiffres: l'un, particulier, destiné uniquement à leur correspondance avec la chancellerie royale, l'autre, commun à tous les ambassadeurs, et destiné à leur correspondance entre eux. Tout porte à croire que c'est justement ce dernier qui fut communiqué au nonce apostolique.

Quant au contenu du codex chiffré dont nous venons de reconstruire la clef, me réservant de présenter à ce sujet à l'Académie une communication à part aussitôt que j'en aurai déchiffré toutes les dépêches, je me bornerai pour cette fois-ci à quelques indications générales.

Relié en parchemin, le codex comprend en tout 317 folios<sup>1</sup> de papier ordinaire de fabrication généralement allemande ou italienne. Il comprend 154 dépêches, dont 133 sont des chiffres originaux et 21 — à la fin du codex — constituent, soit des déchiffrages, soit des brouillons de réponses, écrits tantôt par Annibale di Capua lui même, tantôt par Fabio Indelli, „canonico di Napoli“.

Les 133 dépêches originales en chiffre proviennent presque toutes de Prague et portent la signature soit de Don Guillen de Sancto Clemente, soit de Arnolfo van der Boy. Les quelques rares dépêches chiffrées du comte Olivarès, ainsi que les brouillons de réponse du nonce et de Fabio Indelli sont en italien. Le reste, c'est-à-dire la grande majorité des documents, est en espagnol.

Le codex porte au dos deux cotes: l'ancienne: *Polonia 6*, et la nouvelle (actuelle): *Nunz. di Polonia 27 A*.

Le classement des dépêches dans le codex a eu lieu d'après un système très singulier et qui semble avoir été propre à Annibale di Capua, à en juger par ce fait que le seul codex où j'aie jamais constaté ce genre de classement<sup>2</sup> provient, lui aussi, de la chancellerie du même nonce. Les dépêches sont classées *par mois*: toutes celles de janvier par exemple, *sans égard aux années*, puis toutes celles de février des différentes années de la nonciature, etc. etc.

<sup>1</sup> La numération au crayon, à l'angle inférieur droit des feuillets, a été exécutée par moi, avec l'autorisation de Mgr. Wenzel, le regretté préfet des archives du Vatican, et après la publication de l'étude du prof. Schmourlo sur la nonciature de Pologne, ce qui explique pourquoi M. Schmourlo déclare que le codex manque de pagination (E. Шмурло: *Россия и Италия*, II, 1, p. 159).

<sup>2</sup> A savoir le codex Nunz. Polonia n:o 34.



La série des dépêches commence chronologiquement en mai 1588, c'est-à-dire un an après l'arrivée du nonce en Pologne et continue très régulière jusqu'en avril 1591, alors qu'Annibale di Capua a déjà quitté la Pologne. En d'autres mots, elles comprennent l'époque si importante pour l'histoire du Nord-Baltique de la réconciliation entre Sigismond Vasa et l'archiduc Maximilien, des négociations entre le roi de Pologne et l'archiduc Ernest au sujet de la cession par le premier au second de la couronne des Jagellons, l'époque de l'entrevue de Reval en 1589, celle des négociations au sujet du mariage de Sigismond, celle enfin des discordes entre le roi et l'aristocratie polonaise. Ces dépêches relatent aussi les efforts continuels d'Annibale di Capua en vue d'obtenir par l'intermédiaire de l'empereur et de Philippe II le chapeau, comme récompense de son attitude nettement autrichienne.<sup>1</sup>

Enfin, un certain nombre — une vingtaine — de déchiffrages originaux des dépêches de notre codex ont été conservés jusqu'à nos jours dans le codex N:o 34 de la nonciature de Pologne. J'en donnerai la liste dans la communication que j'adresserai à l'Académie après avoir déchiffré toutes les dépêches du codex 27 A.

---

<sup>1</sup> J'ai déjà dit plus haut que l'espoir du nonce fut déçu. Sa partialité outrée fut au contraire une des raisons principales de son rappel.

## Déchiffrage des dépêches photographiées. <sup>1</sup>

No 1.

Ill<sup>mo</sup> Sig<sup>r</sup> muy Oss<sup>mo</sup>.

Con la merced acostumbrada he recibido la carta de V. S. Ill<sup>ma</sup> de 30 del pasato y visto todo lo que en ella fue servido ecrivirme, de lo qual he dado parte al Emperador, que, aunque ya tenia aviso de todo del obispo de Wratislavia, me ha parescido conviniente el darle parte dello, porque vea S. M. Cesarea el cuydado que V. S. Ill<sup>ma</sup> tiene en continuar sus avisos.

Bese a V. S. Ill<sup>ma</sup> las manos por el cuydado que ha tenido de enviar me las hacas (Ya yo he escrito a Monseñor de Wratislavia que me las encamine a Vienna, para donde me partire de mañana siendo Dios servido). De por aca no ay otra cosa que avisar a V. S., quya illustrissima persona guarde y acreciente nuestro Señor. De Praga x de Junio 1589.

N:o 2.

Molto Ill<sup>re</sup> et R<sup>mo</sup> Sig<sup>re</sup>

Ho ricevuto la lettera di V. S. Reverendissima de 20 di febraro. V. S. Reveren. puo dormire fidatissimo nella mia sollecitudine, che io non mi scordaro di servirla in tutte le occasione senza perder nessuna, con desiderio sempre di buon successo, et al suo tempo non mancaro conforme alla mia obligatione et al commandamento di S. M<sup>ta</sup> Cesarea et quello ancora che importa al servizio di S. M. Cattolica. Quanto alle cose di cotesto Regno non so altro che dirmi fin tanto che non veggo la risoluzione che piglieranno le Maesta loro. Et sopra l'andata di V. S. Reveren. al re di Suetia mi voglio imaginare che si trovava già V. S. Reveren. nella sua corte, che tal havera stato la ordine di S<sup>a</sup> Santita. Et in questo caso la andata di V. S. Reveren. non puo non esser a proposito per la Maesta Cattolica, per la Cesarea et per il fratello ancora. Faro fine con pregarla dal Signore Iddio ogni felicità. Di Roma li 2 di aprile 88.

Servitor di V. S. Reveren:

Il Conte di Olivares.

<sup>1</sup> J'ai conservé ici *autant que possible* l'orthographe des originaux.